

M

Le magazine du Monde

Spécial design

La nature des choses

+ Prouvé, Perriand, Paulin... Le sacre du vintage

M Le magazine du Monde n° 213. Supplément au Monde n° 22006 - SAMEDI 17 OCTOBRE 2015.
Ne peut être vendu séparément. Disponible en France métropolitaine, Belgique et Luxembourg.



Le design en éclaireurs.

Jean Prouvé, Charlotte Perriand, Jean Royère, Pierre Jeanneret...

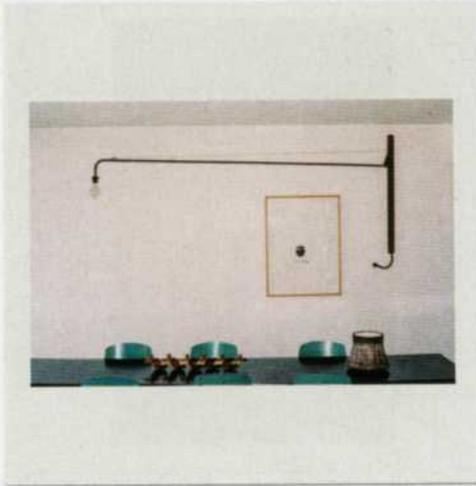
Les meubles qu'ils ont dessinés font aujourd'hui le bonheur des collectionneurs. Et leurs imitations celles des enseignes grand public. Cet engouement pour les années 1950 est dû à une poignée de galeristes. Des audacieux qui ont su faire monter la cote de ces designers quand tout le monde les avait oubliés.

PAR ROXANA AZIMI — PHOTOS ALEXANDRE GUIRKINGER

CE FAUTEUIL EN ROTIN ROULIS proposé à 450 euros par le catalogue AM.PM. vous dit vaguement quelque chose ? C'est qu'il s'inspire très librement de sièges de jardin de Jean Royère des années 1950. Et ces chaises Hester chez Habitat ? Un lointain écho, encore, des décennies de reconstruction. Ces réminiscences fifties, les enseignes de mobilier grand public en alignent à gogo. Et pas toujours du meilleur cru. Fondateur des Puces du Design, Fabien Bonillo le regrette : « *Ces meubles, fabriqués pour la plupart en Asie, s'attachent à ce qu'il y a de plus moche dans les années 1950.* » Pour Jean-Baptiste Bouvier, marchand aux puces de Saint-Ouen, cette course au rétro s'explique par l'historicité de ce mobilier. « *C'est le moment où s'invente ce qu'on considère aujourd'hui comme du design, explique-t-il. Ces années sont en train d'entrer dans l'histoire de l'art.* » Un passé glorieux exhumé en moins de vingt ans par une petite bande d'aventuriers. Il y eut d'abord le marchand Alan •••



Jacques Lacoste, en octobre, dans la réserve de sa galerie, à Paris.



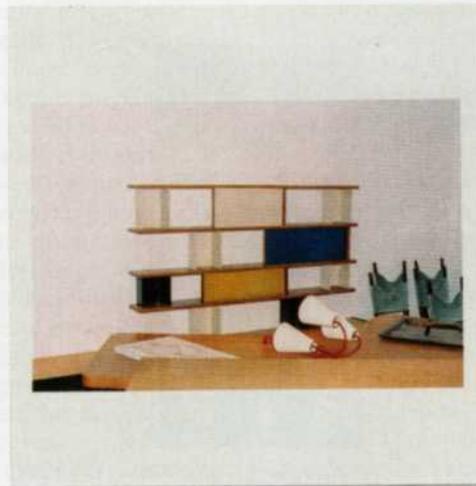
Potence Air France, 1950, et table Trapèze, 1954, de Jean Prouvé. Céramique de Kristin McKirdy. Dessin de Jean-Michel Basquiat. (Galerie Jousse Entreprise)



Table Trapèze et chaises, de Jean Prouvé. (Galerie Jousse Entreprise)



Fauteuil Ondulation, de Jean Royère, vers 1949. (Galerie Jacques Lacoste)



Bibliothèque de la Maison de la Tunisie de Charlotte Perriand-Ateliers Jean Prouvé, 1952. (Galerie Jacques Lacoste)



Philippe Jousse, chez lui, en octobre, devant une table basse signée Ron Arad.



Table Tour Eiffel, pièce unique de Jean Royère, vers 1963. Cheminée d'angle de Valentine Schlegel, 1978. (Galerie Jacques Lacoste)



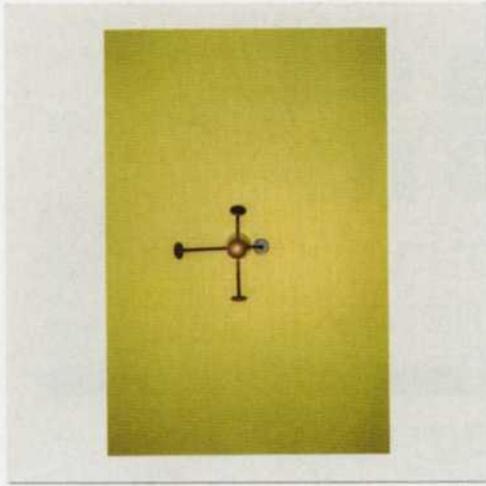
Tabouret de Jean Prouvé, vers 1950. (Galerie Jousse Entreprise)



Fauteuil Kangourou, 1951 et porte Hublots, vers 1950, de Jean Prouvé. Photographie d'Andreas Gursky. (Galerie Jousse Entreprise)



Chambre d'étudiant signée Le Corbusier-Charlotte Perriand, Maison du Brésil, Cité internationale universitaire de Paris, 1952. (Galerie Patrick Seguin)



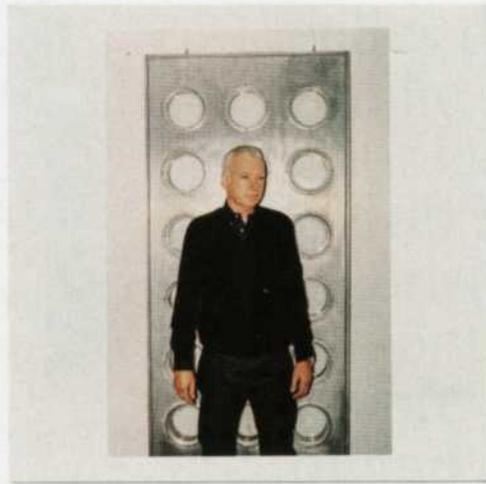
Portemanteau de Mathieu Matégot, vers 1950 (Galerie Downtown).



François Laffanour, directeur de la galerie Downtown, à Paris, en octobre. Banquette de Pierre Jeanneret, vers 1960.



Saché, sculpture d'Alexander Calder, 1974, offerte par l'artiste au designer Jean Prouvé. Table Air France Brazzaville, de Charlotte Perriand-Ateliers Jean Prouvé, 1950. Au mur, Nurse, de Richard Prince, 2007. (Galerie Patrick Seguin)



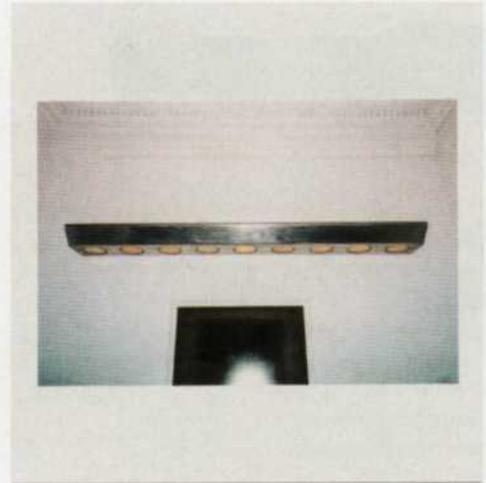
Patrick Seguin, chez lui, devant une porte Hublots de Jean Prouvé.



Bibliothèque reposant sur bahut, de Charlotte Perriand, vers 1957. Table à cinq pans, de Pierre Jeanneret, vers 1943. Chaise Standard, de Jean Prouvé, vers 1950. (Galerie Downtown)



Guéridon de Jean Prouvé, cafétéria des Arts & Métiers, 1951. Chaise démontable N° 300, de Jean Prouvé, vers 1950. (Galerie Patrick Seguin)



Luminaire à hublots de Jean Prouvé, Sécurité sociale du Mans, 1952. En bas, photographie de Liz Deschenes, 2011. (Galerie Patrick Seguin)



Fauteuil Antony de Jean Prouvé, vers 1954 (Galerie Downtown)

••• Grizot, personnage tonitruant aujourd'hui disparu des radars. Dans son sillage, une petite poignée de jeunes, Philippe Jousse, François Laffanour, Patrick Seguin et Jacques Lacoste, que le collectionneur Daniel Lebard décrit en ces termes: « *Philippe est un visionnaire introverti, François un polyvalent, Patrick un vulgarisateur hors pair. Jacques, lui, est tout en finesse.* » Sans oublier un bouurlingueur controversé, Eric Touchaleaume.

Tous ou presque sont autodidactes. Représentant en prêt-à-porter, puis gérant du Café de la Plage à Leucate, entre Narbonne et Perpignan, Patrick Seguin ouvrit en 1987 le Distrito, un restaurant café-concert, rue Berger, à Paris. A 60 ans, il a gardé de ces années noctambules une façon de grand communicant. Avec son allure dégingandée tendance Mr Bean, Philippe Jousse, 53 ans, a la timidité des séducteurs: léger cafouillis, incapacité à mettre les points sur les «i». Quand le jeune gars du Mans monté à Paris ouvre son stand en 1981 aux Puces, François Laffanour y faisait déjà ses armes depuis quatre ans. Touffe grise et petites lunettes, c'est l'intello du groupe. Le plus discret, Jacques Lacoste, démarre lui ses activités au marché Paul-Bert en 1986. Ils se connaissent, se respectent, mais font cavaliers seuls, hormis Jousse et Seguin, associés pendant dix ans.

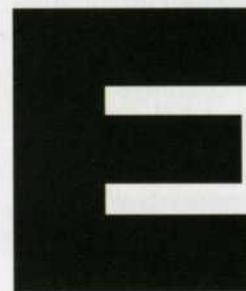
Armés d'intuitions plus que de connaissances, ces chineurs se lancent dans le business par hasard, d'abord aux puces avant de prendre ensuite des pas-de-porte dans Paris. Ils éludent l'Art déco, bien trop cher pour leurs bourses et déjà bien quadrillé par leurs aînés. « *La seule solution, c'était d'acheter les années 1950, tout ce que les gens ne voulaient pas* », explique François Laffanour. C'est chez Emmaüs que Philippe Jousse dégote, pour 300 francs, sa première table de Jean Prouvé. « *Je sentais que c'était important. Mais je n'étais pas sûr que ce serait reconnu* », confie-t-il.

Car cette esthétique est alors rejetée. Jean Prouvé, Pierre Jeanneret et Le Corbusier sont morts; Charlotte Perriand, encore vivante, est oubliée. Découpées en morceaux, leurs architectures partent à la benne. « *Le temps n'était plus au travail des années 1950, réalisé dans des matériaux pauvres et dans des conditions de production difficiles*, explique Marie-Laure Jousset, ancienne responsable du département design au Centre Pompidou. *Les années 1960-1970 furent des années d'expérimentation heureuse et euphorique, on était dans le plastique. Les années 1980 ont été celles de la consommation à outrance, et de la contestation du design fonctionnaliste.* » Bref, l'après-guerre passait pour de la ferraille. « *On est arrivé au bon moment* », constate Patrick Seguin. Le bon moment? Les administrations réformaient leur mobilier usagé. Eric Touchaleaume se souvient avoir échangé 600 chaises de Prouvé du restaurant de la Cité universitaire contre des sièges neufs en plastique...

Les marchands empiètent les meubles achetés par camions entiers et à bas prix dans des entrepôts en espérant que leur cote décolle. Mais les acheteurs, essentiellement américains, se comptent alors sur les doigts d'une main: le marchand Anthony DeLorenzo, leur plus gros client, suivi de près par les magnats Ronald Lauder et Peter Brant. Toutefois, comme dans l'art contemporain, il suffit de quelques pres-

cripteurs pour que le buzz agisse. Le coup de génie de ces fureteurs fut précisément de se greffer au marché de l'art. Au début, les collectionneurs renâclent. Lorsque, en 1995, Jousse et Seguin invitent le critique d'art Bob Nickas à monter l'exposition « *Pièces meublées* », faisant côtoyer les ténors des années 1950 avec des œuvres d'artistes conceptuels comme Franz West ou Olivier Mosset, pas une seule pièce ne trouve preneur.

Leurs meilleurs alliés, ces marchands les trouveront chez leurs puissants confrères de l'art contemporain, Ileana Sonnabend et Larry Gagosian. A l'orée des années 2000, ces derniers les accueillent dans leurs galeries à New York ou Los Angeles. Par goût personnel tout d'abord. Mais aussi parce qu'ils savent que les collectionneurs cherchent des univers globaux. Or, les lignes pures et silencieuses des années 1950 épousent l'art minimal ou s'effacent devant des œuvres plus clinquantes. Patrick Seguin le martèle: « *Prouvé, c'est le socle parfait.* » L'extrême onction et l'immense carnet d'adresses de Sonnabend et Gagosian feront le reste. Le milliardaire lambda prêt à débours des millions de dollars pour un Cy Twombly jugera « bon marché » une table à quelques centaines de milliers de dollars. Par effet de mimétisme, ses amis ne voudront pas être en reste: les fifties gagnent ainsi les beaux quartiers de Manhattan depuis une quinzaine d'années. Calés sur le marché de l'art contemporain, les prix n'ont cessé de grimper jusqu'à l'enchère mirifique, en 2014, de 1,2 million d'euros pour une table de Prouvé. Les anciens puciers ont désormais pignon sur rue. Patrick Seguin a même ouvert, le 12 octobre, son antenne dans le périmètre cosu de Mayfair. « *A côté du Claridge!* », précise-t-il avec son accent méridional, savourant tout ce que ce voisinage représente en termes de luxe et notabilité.



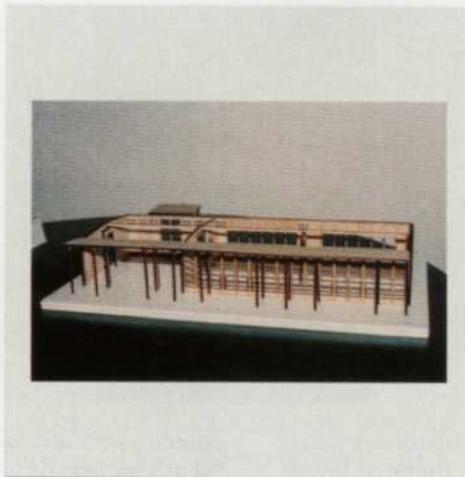
ENTRE-TEMPS, LES MUSÉES SE SONT MIS AU PARFUM, consacrant des volées d'expositions aux années 1950. Les stocks se sont épuisés. La concurrence est rude. « *On n'est pas copains mais on n'est pas fâchés* », glisse Philippe Jousse, dont la galerie jouxte celle de François Laffanour. Il en est un qui l'est, fâché, c'est Eric Touchaleaume.

Il a trois procès en cours avec ses confrères qui s'interrogent sur l'authenticité de certains meubles. « *Ils entretiennent volontairement une paranoïa autour des faux pour canaliser leurs clients*, affirme-t-il. *Ils font passer le message que le vrai c'est chez eux et que tout le reste est suspect, afin de justifier des prix disproportionnés. Leur marketing, c'est le dénigrement.* »

S'ils font bande à part, ces éclaireurs savent tous qu'ils doivent s'oxygéner pour ne pas perdre du terrain. En se limitant volontairement à une poignée de créateurs, ils ont labouré leur sillon et acquis une notoriété de spécialiste. Mais, vingt ans plus tard, les découvertes sont rares, les adresses ont déjà été écumées. Il leur faut •••



Fauteuil Easy Chair de Pierre Jeanneret, Chandigarh, vers 1955-1956.
Lampadaire de Serge Mouille, 1953.
Lit Anthony, de Jean Prouvé, 1954.
(Galerie Patrick Seguin)



Ecole de Bouqueval, de Jean Prouvé, 1949. Maquette Hugo Laquerbe, 2014.
(Galerie Patrick Seguin)



Fauteuil Amphithéâtre de Jean Prouvé, 1952. (Galerie Jousse Entreprise)

••• un nouveau filon. Ils le trouveront en Inde, où Pierre Jeanneret avait conçu des meubles pour les administrations de Chandigarh, ville utopique redessinée à partir de 1950 par son cousin Le Corbusier. Les marchands achètent alors par paquet, et à bas prix, des meubles que les administrations indiennes avaient relégués dans les débaras. Alerté par des universitaires locaux de renom, scandalisés par l'apparition de ces objets sur le marché, l'Etat indien s'est réveillé il y a sept ans et a interdit les razzias...

V

OILÀ TOUT LE PARADOXE. Les marchands ont indéniablement sauvé des objets d'une amnésie, voire d'une mort programmée. Mais, en les décontextualisant, ne les ont-ils pas dévoyés ? Sans doute des créateurs de gauche comme Perriand ou Prouvé n'imaginaient-ils pas qu'une plaque d'égout

de Chandigarh ou la maison Les Jours meilleurs, conçue par Jean Prouvé à la demande de l'abbé Pierre (comme refuge pour les sans-logis du rude hiver 1954), atterriraient un jour sur de très chics foires de design. Comble de l'aberration, un magnat de l'hôtellerie a même transformé une maison de Prouvé en pool house.

Ces meubles et architectures conçus pour la collectivité par des créateurs à fibre sociale sont devenus reflets d'un style, pire d'un lifestyle. La faute aux marchands ? « Ils seraient fautifs de quoi ? D'avoir bien fait leur travail ? », s'insurge Olivier Gabet, directeur du Musée des Arts décoratifs à Paris. *Il y a eu un échec des utopies qui voulaient apporter la fonctionnalité et la beauté au plus grand nombre. Et cet échec, le marché n'en est pas responsable.* Quant au prix, il est à l'image de notre monde financiarisé, qui ne prête qu'aux riches. « On n'a pas stocké des créateurs qui ne valaient rien pour faire monter la mayonnaise », insiste, à raison, François Laffanour. « Si tout ça n'était que du snobisme, un attrape-nigaud pour nouveau riche, ça ne tiendrait pas trente ans, ajoute Eric Touchaleaume. Tous

ces créateurs étaient reconnus de leur vivant et, aujourd'hui, c'est une précieuse relique qui se retrouve dans les musées. »

Des reliques essorées et vulgarisées *ad nauseam*. Pas un loft chic qui ne soit meublé en Pierre Paulin, Charlotte Perriand ou Serge Mouille. Pas un appartement bobo qui n'ait sa potence de Prouvé rééditée par Vitra ou sa bibliothèque de Perriand revisitée par Cassina. Au pied de ces mammoths, il y a toujours de l'herbe à brouter. Aux puces de Saint-Ouen, côté marché Serpette, une centaine de marchands se consacrent aux « seconds couteaux » Pierre Guariche, Jacques Hitier ou Guillaume et Chambron. Ces derniers se sont frayés un chemin jusque dans le restaurant Ma Cocotte aménagé par Philippe Starck. « Ce qui se passe avec les années 1950 s'est produit avec tous les styles, remarque Olivier Gabet. Le néo-Renaissance, en 1870, était pour les Rothschild. En 1900, ça finissait dans les loges des immeubles parisiens. » Rééditions et variantes profitent finalement aux marchands. « Elles segmentent la production d'un artiste et poussent les collectionneurs vers des pièces plus rares, non susceptibles d'être rééditées, mais pas forcément plus intéressantes », constate un collectionneur aguerri.

Surtout, ces éditions ont évité la confusion entre l'original et la reprise. Philippe Jousse le dit bien : « Elles sont réalisées avec des techniques d'aujourd'hui, mais n'ont ni l'âme ni l'historicité des originales. » Ni le prix d'ailleurs. Si une réédition de la chaise Standard de Prouvé vaut 653 euros, l'original taquine les 15000 euros. Mais toute vogue n'a-t-elle pas une fin ? « Par un effet de snobisme, les gens ne voudront peut-être pas ce qui se trouve dans tous les magazines d'ameublement ou de décoration », s'inquiète déjà un antiquaire. « Aujourd'hui, les trentenaires n'aiment pas les années 1950, ajoute Marie-Laure Jousset. Ils veulent soit des meubles éco-friendly, d'où le retour du scandinave, soit des choses colorées pop. » Des signes d'essoufflement se perçoivent déjà dans les collections AM.PM., Habitat, Alinea ou dans les magazines de décoration grand public – tandis qu'aux puces les années 1970-1980 tracent tranquillement leur sillon. A moins que l'éclectisme n'ait raison de ces ex-fans des fifties. « En 1836, Alfred de Musset écrivait déjà : "Notre siècle n'a point de formes (...), tout est pêle-mêle", glisse Olivier Gabet. Rien ne passe de mode. »